

Le Tannhauser de Castellucci en direct sur ARTE

ARTE, Dimanche 9 juillet, à 22h25. TANNHÄUSER de WAGNER. On connaît le Parsifal de Romeo Castellucci; succession de tableaux visuels au rare souffle poétique... Qu'en sera-t-il depuis Munich ?

WAGNER : Tannhäuser et le tournoi des chanteurs À la Wartburg – Après avoir succombé pendant des mois à la passion auprès de Vénus, le chanteur **Tannhäuser** souhaite retrouver sa liberté et expier ses péchés. Songeant à se rendre à Rome, il apprend que le landgrave organise un concours de chant et offre la main de sa nièce Elisabeth au vainqueur. Amoureux de la jeune femme, le héros accepte donc d'y participer. Comment un simple mortel peut-il préférer à l'immortalité aux côtés de Vénus, l'amour d'une jeune femme à conquérir par la magie et la maîtrise de son chant ?



Derrière l'intrigue romantique et médiévale, se cache un véritable manifeste esthétique et artistique dans lequel Richard Wagner, au moment où Robert Schumann (Genoveva contemporaine) redéfinit l'opéra romantique allemand, précise la place et la mission de l'artiste à la fois démiurge et guide dans la société. Evidemment Tannhäuser est Wagner ; le chanteur conquérant audacieux prêt à rompre les vieilles coutumes conservatrices incarne le sang neuf d'un futur à bâtir. Wagner en mettant en scène un concours de chant (ce qu'il fera ensuite avec sa comédie, Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg), définit aussi ce que doit être les qualités de la musique moderne, celle qu'il défend lui-même. Eternelle querelle des anciens et des modernes, et qui apporte à la

réalisation de l'opéra, un souffle dramatique intense et haletant; car il s'agit aussi de la quête personnelle du poète héros pour son salut. Sera-t-il pardonné ?

Cet opéra de Richard Wagner, qui fait référence à des ménestrels du Moyen-Âge tels que Wolfram von Eschenbach ou Walther von der Vogelweide, aborde à travers l'histoire de Tannhäuser le tiraillement entre amour sacré et amour profane. C'est aussi une tentative pour définir la place de l'artiste visionnaire dans la société.

arte

*Dans une mise en scène de **Romeo Castellucci**, connu pour ses univers suggestifs, la soprano Anja Harteros incarne Elisabeth aux côtés du ténor **Klaus Florian Vogt** dans le rôle-titre. Wolfram est interprété par le baryton **Christian Gerhaher**, Vénus par la soprano Elena Pankratova et le landgrave par Georg Zeppenfeld. À la tête de l'orchestre, **Kirill Petrenko**, directeur musical de l'Opéra d'État de Bavière et futur chef principal de l'Orchestre philharmonique de Berlin.*

NOTRE AVIS SUR CE TANNHÄUSER MUNICHOIS...



DU SPIRITUEL DANS L'ART...

Présentée à Munich en mai 2017, la production conçue par Romeo Castellucci poursuit l'exploration du théâtre wagnérien par le metteur en scène, et bénéficie de la très solide tenue artistique du chef

Kirill Petrenko, chef lyrique de premier plan. Castellucci, esthète spirituel et défenseur du symbole plutôt que de la

littéralité narrative, opte ici pour une vision très plastique, qui d'ailleurs rappelle combien Wagner place au premier plan de Tannhäuser sa propre réflexion sur la place et la mission de l'artiste dans la société. Sans énigme, la chair s'use d'elle même par répétition du néant. C'est pourquoi le poète et chanteur s'écarte du vide de Venus pour concourir et obtenir la main de celle qu'il désire car inaccessible, Elisabeth. Au fond ici, Tannhäuser est un grand mystique qui cherche à rendre tangible le secret désir de sa quête de Dieu. L'artiste est porteur d'un idéal dont il est auprès des hommes, le passeur et le traducteur. Voilà dit en quelques mots, la conception artistique et esthétique de Wagner pour sa propre expérience terrestre.

L'intérêt du travail de Castellucci est de prendre prétexte de l'action wagnérienne, non pas pour la représenter mais puiser en elle, les fondements de sa réflexion sur le sens de la seule matérialité humaine, à laquelle serait refusée toute idée de transcendance spirituelle. Il faut donc passer par la putréfaction des corps, antithèse de la voluptueuse Vénus du début en sa Bacchanale royale : réduit à la poussière, l'âme des deux amants, Tannhäuser et Elisabeth posent clairement une autre alternative morale à la condition terrestre. Le sang qui s'écoule, – Patrice Chéreau reprendra cette idée sur la tempe d'Isolde à la fin de Tristan, indique le temps humain qui doit s'accomplir pour se résoudre. Les images et les tableaux souvent très beaux, se succèdent toujours, en une métamorphose fascinante qui ouvrant plus de portes chez Wagner, ne fait qu'en souligner la puissance suggestive. Un modèle qui va à l'encontre de biens des visions contemporaines à l'opéra, gadgets, étroites car il faut ici et là appliquer une grille de lecture pour faire original.

Ici perce le métal intérieur, joyau de l'ombre et riche en résonances inquiètes, si justement humaines du baryton **Christian Gerhaher** : le parcours de son Wolfram change de bien des platitudes médiévales habituelles. Plus Lohengrin, – d'une naïveté statique, celle de l' élu qui n'a rien à démontrer ni à éprouver, – un rôle qu'il a précédemment servi, que vraiment Tannhäuser tourmenté, tiraillé, le ténor allemand, véritable antithèse de Jonas Kaufmann, : **Klaus Florian Vogt** gagne en cours de soirée une épaisseur réelle qui souligne le combat intérieur et spirituel de l'homme qui traverse la crise de la foi existentielle. Son angélisme clair, parfois lisse du début s'oblitére peu à peu, s'inscrit dans une chair ardente de plus en plus en souffrance : et l'on comprend enfin combien il lui est essentiel de traverser les apparences pour toucher le sujet de sa quête.. Dépoussiérée, éclaircie, aérée, transparente, **la direction de Kirill Petrenko (portrait ci dessus) fait jaillir un Wagner, inédit**, proprement inouï, qui paraît lui aussi, à l'image de son héros, de plus en plus transfiguré par la transformation permanente qu'il vit pendant le spectacle. Superbe réalisation. Et si cette diffusion était en réalité la vraie bonne surprise d'Arte, au registre de l'opéra, cet été ?



Crédits photos : © Wilfried Hösl

BIZET : CARMEN, Aix 2017



France Musique, le 6 juillet 2017, 19h30 : BIZET, Carmen, depuis Aix. Dénudé du support visuel d'une mise en scène qui d'emblée, identité du metteur en scène requis, fera débat, la nouvelle Carmen de Bizet doit surtout séduire par la volupté raffinée de son orchestre, et la passion brûlante qui dévore le cœur de José, fou amoureux de la cigarière et gitane, plus que séductrice, provocante, et délicieuse sirène : Carmen. L'ibérisme de Bizet, comme son orientalisme dans *Les Pêcheurs de perles*, n'a rien de folklorique car ici, c'est essentiellement dans la finesse et l'éloquente subtilité mélodique de l'écriture que le compositeur installe décor et parfum territorial.

La chaleur de Carmen et son intensité méditerranéenne, qui ont tant plus à Nietzsche, alors opposé, revenu des brumes wagnériennes, s'expriment et se déploient dans une orchestration somptueuse et des mélodies proprement géniales. La finesse



sensuelle et solaire à la fois de Carmen, créé en 1875, est déjà annoncée dans l'incandescence des *Pêcheurs de perles* de 1863. Souhaitons que le chef ne manque pas de finesse et d'ivresse, que les chanteurs relèvent aussi les défis (nombreux) d'un chant à la fois précis, claire, incarné. Mais certains solistes affichés promettent véritablement dont entre autres, la Micaëla (candide, amoureuse de José) de la jeune et déjà auréolée Elsa Dresig (lauréate du dernier Concours Domingo, après le Concours de Clermont-Ferrand), sans omettre les solides tempéraments masculins que portent Guillaume Andrieu (Le dancaïre) ou Mathias Vidal (le Remendado), aux côtés de la pulpeuse et vénéneuse Stéphanie D'Oustrac dans le rôle-titre. A écouter sans modération.

LIRE aussi notre [présentation de Carmen 2017 au Festival d'Aix en Provence, retransmis sur ARTE, le 6 juillet également](#) (mais en léger différé), dans la mise en scène déjà scandaleuse et gadget de l'impossible metteur en scène Dmitri Tcherniakov. A torts ou à raison, les auditeurs de France Musique, débarrassés de la scénographie décalée choisie pourront ne se consacrer qu'à la musique et au chant.

Opéra enregistré le 4 juillet 2017 à 19h30
au Grand Théâtre de Provence à Aix-en-Provence
Festival International d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence.

Georges Bizet : Carmen

Opéra-comique en quatre actes,
livret : Henri Meilhac et Ludovic Halévy
d'après la nouvelle de Prosper Mérimée.

Stéphanie d'Oustrac, mezzo-soprano, Carmen
Michael Fabiano, ténor, Don José
Elsa Dreisig, soprano, Micaëla
Teddy Tahu Rhodes, baryton, Escamillo
Gabrielle Philiponet, soprano, Frasquita
Virginie Verrez, mezzo-soprano, Mercédès
Christian Helmer, baryton-basse, Zuniga
Pierre Doyen, baryton, Moralès
Guillaume Andrieux, baryton, Le Dancaïre
Mathias Vidal, haute-contre, Le Remendado
Choeur Aedes

Maîtrise des Bouches-du-Rhône Orchestre de Paris
Direction : Pablo Heras-Casado

Le premier Otello de JONAS KAUFMANN

OPERA, LONDRES. ROH, Jonas Kaufmann chante Otello. Ce 21 juin 2017, tous les regards seront orientés vers Londres et le Coven Carden où le ténor le plus célèbre du monde actuellement (légitime notoriété) incarne sur la scène son premier OTELLLO de Verdi. On se souvient du [récital VERDI \(Verdi Album, édité par Sony en octobre 2013, coup de cœur et CLIC de CLASSIQUENEWS\)](#), première somme musicale totalement convaincante alors et qui promettait une prochaine prise de rôle historique : voilà chose faite, à Londres, du 21 juin au 15 juillet 2017.



Voilà ce qu'écrivait notre rédacteur, Carter C-Humphray, critique du VERDI ALBUM, à propos du personnage d'Otello ainsi révélé par Jonas Kaufmann :

« ... il connaît comme il le dit lui-même dans la notice et le livret de l'album, idéalement documentés, la partition ayant chanté depuis longtemps le rôle de Cassio ; pour le rôle-titre,

la densité, l'épaisseur terrassée du personnage, entre folie et tendresse, sensualité impuissante et sauvagerie du sentiment de soupçon surgissent en un feu vocal digne d'un immense acteur. Voici "Le Kaufmann" qui mûrissait depuis quelques années : justesse de l'intonation, style impeccable, souffle et contrôle dynamique, surtout intensité et couleur font ce chant habité, désormais à nul autre comparable. Avec une telle présence, un tel naturel dramatique, cet Otello exceptionnel, bigarré, multiforme, d'une imagination et

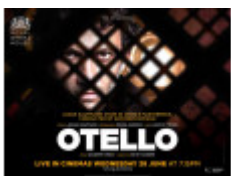
créativité de première classe, confirme à quel niveau d'intelligence artistique et vocale est parvenu le ténor munichois. Ayant déjà un agenda plus que complet pour les 10 ans à venir, Jonas Kaufmann, offrant le récital verdi le plus bouleversant qui soit, aiguise encore notre désir de le voir et de l'écouter. Son Otello à venir devrait être le prochain grand événement de la scène lyrique des mois à venir.

Soutenant et dialoguant avec le chant clair obscur d'un interprète né, l'orchestre parmesan sous la direction de Pier Giorgio Morandi sait rester à sa place, trouvant souvent de vives et fines couleurs. Le travail des musiciens et du chef fait aussi la réussite du programme.

Voici au registre des nouveautés, le disque convaincant que nous attendions cette année Verdi 2013. Récital événement, coup de coeur de classiquenews. »

Aucun doute sa prise de rôle est d'ores et déjà, un événement de l'été 2017. En alternance avec Gregory Kunde dans le rôle titre, JONAS KAUFMANN chante Otello, maure à Venise bientôt rongé, possédé par le venin du soupçon et de la tragique jalousie, les 21, 24, 28 juin, 6, 10 juillet (toutes les dates déjà « SOLD OUT », fermées à la réservation). Avec Dorotea Röschmann (Desdeone), dans la mise en scène de Keith Warner... A suivre

Toutes les infos de Jonas Kaufmann dans le rôle d'Otello sur [le site du Royal Opera House, Coven garden Londres ROH](#)



L'OTELLO de JONAS KAUFMANN au cinéma. Heureux cinéphiles : pour tous ceux qui désespéraient de ne pouvoir assister à cette prise de rôle historique car Jonas Kaufmann pourraient bien éclipser tous les ténors légendaires ayant chanté le rôle avant lui, **les salles de cinéma diffusent la représentation du 28 juin 2017, depuis le ROH de Londres, à 19h15.**

PARIS, exposition. Mozart, une passion française

PARIS, EXPOSITION :Mozart, Une passion française, 20 juin – 24 septembre 2017. Bibliothèque-musée de l'Opéra. MOZART et les français... La Bibliothèque nationale de France et l'Opéra national de Paris présentent une exposition événement, consacrée à Wolfgang Amadeus Mozart : l'enfant, adolescent et ses premiers voyages en France, jusqu'à la gloire du musicien accompli et mûr, puis son apothéose posthume sur les diverses scènes lyriques nationales. Quel est la nature de la relation de la France et de Mozart, du vivant du compositeur puis après sa mort ? À travers une sélection de 140 pièces, dont certaines inédites, issues pour la plupart des collections de la Bibliothèque nationale de France, l'exposition retrace les grandes étapes de la reconnaissance du compositeur par le public français : fascination d'abord, pour la précocité de l'enfant prodige ; adaptation, ensuite, de ses œuvres au goût français ; célébration, enfin, d'un génie musical à nul autre pareil. De l'enfant surdoué, – adulé par les cours européennes dont à l'instigation du père Leopold, les monarques et les princes à Paris et à Versailles, jusqu'au musicien libre, conscient de sa valeur et de sa singularité, l'exposition brosse le portrait d'un génie de la musique qui s'est défini aussi, aux côtés de son écriture et de sa sensibilité, dans le rapport fécond, difficile, entre incompréhension ou estime, avec ses contemporains français.



IMAGES / IMAGINAIRES DE MOZART



1763, 1766 puis 1778 : Mozart vint 3 fois à Paris ; il fallut attendre 1793, soit deux après sa mort pour que l'Opéra de Paris affiche la création en France des Noces de Figaro, pourtant adapté du français Beaumarchais ; puis c'est un pastiche bricolé selon le goût de l'Egypte, « Les mystères d'Isis » en 1801 d'après La Flûte Enchantée de 1791, qui frappe les esprits parisiens (Opéra de paris)... 1805, l'Opéra de Paris crée Don Juan d'après Don Giovanni... « Mozart, l'ami commun », « l'homme ordinaire aux dons extraordinaire », le frère,

le poète du désir et du cœur humain, ... toujours Mozart est découvert mais défiguré selon l'image et le fantasme déconcertant, enchanteur que le compositeur suscite dans l'imaginaire de ceux qui produisent ses œuvres... Quelle image Mozart suscite-t-il dans l'esprit des français, de son vivant et jusqu'à aujourd'hui ?

Un somptueux catalogue fait paraître la silhouette élégante, chorégraphique (position des pieds ?) d'un gentilhomme baroque, plutôt pénétré par l'esprit des Lumières, en « or » sur noir. Le beau livre retrace la réception en France des œuvres de Mozart, de son vivant jusqu'à nos jours. Ponctué d'illustrations évocatrices de l'univers du compositeur (costumes d'époque, portraits des plus grands interprètes mozartiens, scénographies et décors somptueux, du XIXe siècle à nos jours), le livre comprend les contributions de spécialistes de l'œuvre et de musicologues éminents, une présentation des manuscrits de Mozart conservés à la Bibliothèque, dont le prestigieux manuscrit de Don Giovanni (remis par la mezzo légendaire et romantique, Pauline Viardot, proche de Berlioz, Chopin, Saint-Saëns, qu'elle avait acquis

en 1855), et un entretien exclusif avec la cantatrice romaine Cecilia Bartoli, évoquant son rapport à l'œuvre et ses interprétations des héros mozartiens (« interpréter Mozart aujourd'hui » : à travers les personnages de Cherubino, Despina, mais aussi Fiordiligi et Dorabella, Vitellia, ... Donna Anna, Donna Elvira dans Don Giovanni, jusqu'à Cecilio, Sifare (ses deux derniers dévolus à l'origine par Mozart pour des castrats) ...

L'intérêt majeur de l'exposition parisienne concerne la mise en avant des partitions autographes de Mozart dans les collections nationales, dont les legs Charles Malherbe de 1911, et surtout, le don de la cantatrice **Pauline Viardot** déjà cité du **manuscrit de Don Giovanni** à la bibliothèque du Conservatoire dont Ambroise Thomas était alors directeur, en 1892, offrande généreuse d'un trésor inestimable pour le saint des saints, et présenté dès lors comme une relique sacralisant davantage l'héritage de Mozart.



Fidèle au parcours muséographique, le catalogue offre un aperçu des costumes créés pendant le XX^e, de la scénographie depuis le XVIII^e ; des mises en scène des opéras mozartiens à l'Opéra de Paris, scène où sont créés tour à tour les grandes partitions lyriques de Mozart, depuis le XIX^e, jusqu'aux lectures contemporaines dont celles récentes de Michael Haneke (Don Giovanni, 2006), Robert Carsen (La Flûte, 2014), Teresa De Keersmaker (Cosi fan tutte, Palais Garnier, 2017)...



Exposition « Mozart. Une passion française » présentée par la Bibliothèque nationale de France, sur le site de la Bibliothèque-musée de l'Opéra, Paris, Palais Garnier, du 20 juin au 24 septembre 2017. + d'infos :

<http://editions.bnf.fr/mozart-une-passion-française>



Recréation des Pêcheurs de perles de Bizet par le National de Lille et Alexandre Bloch



France Musique, dimanche 18 juin 2017, 20h. BIZET : Les Pêcheurs de perles. Orchestre National de Lille / Alexandre Bloch. Partition d'un compositeur de 25 ans, Les Pêcheurs de perles du jeune Bizet affirme en 1863 une superbe maturité :

orchestration raffinée, élégance des mélodies dont des airs devenus mythiques : celui de Nadir (romance), celui de Leïla (Comme autrefois, berceuse avec cor obligé), mais aussi subtilité des chœurs et séquences orchestrales finement

caractérisées et contrastées (le duo d'amour entre Nadir et Leïla enchaîne directement sur une nuit d'orage convoquant l'orchestre et le chœur au grand complet). Si l'action se déroule à Ceylan, au sein d'une communauté de pêcheurs adorant Brahma, l'orientalisme de Bizet n'est pas celui de Félicien David et plus tard de Delibes (Lakmé, dont la partition de Bizet se rapproche de façon surprenante). La richesse du coloris orchestral s'incarne par les timbres instrumentaux de l'orchestre européens... Ici c'est moins la sublime loyauté amoureuse de Leïla (proche ainsi de la tragique Lakmé), créée par un soprano colorature, que le personnage tiraillé du baryton Zurga – le chef de la tribu et l'ami de Nadir, qui rejaillit et finit par distinguer nettement par son caractère d'abord impérieux, brutal, puis sa jalousie première écartée, noble et compatissant, sacrificiel. Cf. le duo au début du III, où Zurga en présence de Leïla décide d'aider les deux amants éprouvés. Ainsi le jeune Bizet qui trahit ici une maestria annonçant directement Carmen, ose une fin heureuse pour ses héros éperdus : ils pourront fuir la haine et la violence du peuple grâce à l'ami de Nadir, Zurga, pourtant lui aussi épris de la belle prêtresse...



L'Orchestre National de Lille fait valoir une sensibilité étonnante pour un chef d'oeuvre de l'opéra romantique français. Tandis que les chanteurs incarnent la crème du chant français actuel : **Julie Fuchs (Leïla), Cyril Dubois (Nadir) et Florian Sempey (Zurga)**. **Les Cris de Paris**, relèvent les défis multiples d'une partition qui sollicite le chœur en permanence pour installer climats et atmosphères dramatiques et orientalistes.

LIRE aussi notre [compte rendu critique complet des Pêcheurs de perles de Bizet par L'Orchestre National de Lille et Alexandre Bloch, le 10 mai 2017 au Nouveau Siècle de Lille](#)

VIDEO 1 : voir notre [reportage vidéo exclusif réalisé à Lille, pendant l'enregistrement et les répétitions au Nouveau Siècle, les 9 et 10 mai 2017](#) – volet 1 : la version choisie, le travail du chef et de l'Orchestre, ...

VIDEO 2 : voir notre [reportage vidéo exclusif réalisé à Lille, pendant l'enregistrement et les répétitions au Nouveau Siècle, les 9 et 10 mai 2017](#) – volet 2 : les 2 temps forts de la partition (fin du II : l'orage après le duo amoureux / le début du III : le duo Leïla implorant Zurga qui s'adoucit et la sauvera avec Nadir... Entretien avec Julie Fuchs, Cyrille Dubois, Florian Sempey...

Enregistré le 12 mai 2017 au Théâtre des Champs-Élysées en version de concert, ces Pêcheurs de perles de Bizet

Télé engagée : Les Prodiges sur France 2

Télé, compte rendu. Les Prodiges sur France, le 2 juin 2017. FRANCE 2 renouvelle le genre du divertissement culturel, associant jeunesse et musique



classique. Une équation délicate, idéalement réussie. Il fallait oser : diffuser au prime time sur France 2 (20h50), un plateau en direct dédié aux jeunes talents de la musique classique, instrumentistes, danseurs et chanteurs, entre 10 et 19 ans à peine, soit un groupe de futurs vedettes du classique, des graines de stars... invitées à jouer, danser, chanter les tubes de la musique classique (musique de chambre, opéra, oeuvres symphoniques, grands ballets du répertoire...). Force est de constater que le jeunisme brillant voire performant est terriblement télégénique ; ces enfants et adolescents ont déjà tout des grands artistes : concentration, expressivité, engagement. Chez certains même, déjà la grâce et une présence d'une rare subtilité (la soprano Lucile, Eric dit le petit rossignol, les danseurs Melvil et Simon, Marin le clarinettiste au souffle et au phrasé saisissant...). Tous cultivent déjà à leur jeune âge le sens du beau, l'écoute des autres, le partage... éléments d'une séduction irrésistible. Des valeurs et des clés d'accomplissement personnel et collectif qui font d'autant plus chaud au cœur à l'heure des actes barbares et terroristes, quand nos sociétés se délitent déchirées par la haine, le racisme, l'homophobie, l'individualisme outrancier, le mépris du bien commun, la destruction concertée et commerciale de la nature pourtant miraculeuse.

On se prend à rêver et on se dit que les futures générations

sont peut-être en train de se resaisir, portées par des valeurs positives. L'art, la culture, la créativité préservent évidemment notre humanité. Ils la cultivent, l'enrichissent, la fortifient. A contrario des barbares qui détruisent les statues de Bouddha, les pièces rares des musées, le site de Palmyre.

D'autant que ces jeunes osent et savent surprendre : Lucile chante le *Nessun Dorma* de Puccini (Turandot) originellement pour ténor (magnifié par l'immense Luciano Pavarotti). La flamme est transmise.

L'ARMEE DES 10 000 chanteurs... Le clou du spectacle diffusé depuis le stade Pierre Mauroy de Lille reste la présence en fond de scène (toute une section du stade leur était dévolue, avec force effets de lumières) des **10 542 collégiens et lycéens des Hauts de France et de Castelnau**... armée de lutins chanteurs prêts à en découdre avec comme seul arme pour la paix planétaire, leurs voix désarmantes : l'initiative est inouïe et le symbole mémorable. Il s'agissait bien de la plus grande chorale du monde. Quand tous – jeune prodiges et choristes, chantent la Marseillaise, l'idée d'un futur proche, où percent et rayonnent les idéaux de la Révolution et des Lumières se dresse et se concrétise : une image qui elle aussi restera. D'autant qu'une telle expérience peut faire naître des vocations parmi toutes ses jeunes âmes... que la culture et la musique classique diffusent et portent toujours les volontés des plus jeunes : ce sont eux qui formeront la société de demain. **Chanter ensemble, c'est vivre ensemble.**

**Le classique : arme de destruction massive contre la haine et
la barbarie**

Sur France 2, la grâce des « Prodiges »

Dans un dispositif acoustique instable – vrai défi pour les ingénieurs acousticiens, où la distance et le retour son dérèglent constamment la cohésion générale, **l'Orchestre national de Lille** a démontré sa grande séduction sous la direction majoritaire de **Zahia Ziouani**, parité oblige, et de son récent directeur musical atitttré, **Alexandre Bloch** (pour l'hymne à la joie de la IXè de Beethoven en fin de soirée).

Beaucoup moins convaincants, les incessants changements de plans de la réalisation vidéo ; on a compté : pas plus de 2 secondes pour un plan ; l'effet zapping, la succession continue changeante des images et des angles donnent le tournis ; elle finit par agacer. On veut bien comprendre ce goût pour le spectaculaire et l'idée d'exploiter au maximum le grandiose du site – d'où l'utilisation des caméras montées sur grues et leurs mouvements insistants en veux, en voilà ; mais de grâce, dites au réalisateur que le classique a droit à une autre traitement que les émissions de variété, même s'il faut évidemment le rendre accessible. Rester au moins 10 secondes sur l'expression d'une chanteuse, sur le regard d'une danseuse, suivre la courbe d'un corps dansant, observer le jeu des mains d'un instrumentiste, détailler la connivence entre deux musiciens en complicité, découvrir l'immensité du stade en restant en plan fixe surplombant les deux scènes, ce au moins 10 secondes en effet, seraient d'un tout autre effet. Et rendraient mieux compte de cette magie inénarrable du spectacle de musique, de chant, de danse classique. A chaque séquence, son rythme spécifique.

MUSE ET GUIDE DE CHARME.

En fée habile volubile, présentant chaque nouvelle séquence,

-scintillante par son esprit, sa verve, son naturel,

Marianne James a su insuffler et



cultiver ce sens précieux de la décontraction élégante ; en plus de l'humour, la présentatrice – qui fut en 2016, la marraine charismatique du salon de la musique à la Villette, a aussi du caractère entre protection quasi maternelle et attendrissante complicité pour ses jeunes partenaires, mais aussi une culture du classique sans pareil qui change des potiches ordinaires ; de grâce, responsables des programmes sur France Télévisions, choisissez Marianne J pour les prochaines Victoires de la musique : on rêve déjà d'un duo mordant, percutant, drôle voire décalé (à la Raymond Devos ?) entre Marianne James et Frédéric Lodéon... CQFD.



Pour le reste, l'esprit est gavé de tableaux éblouissants, où la jeunesse revisite avec une incandescente fraîcheur, les grands standards du classique. **Un vrai coup d'éclat et un succès d'audience indiscutable (3,1 millions de téléspectateurs, soit 13.7% de part d'audience) (1)** qui démontrent l'appétence des téléspectateurs pour les vrais talents et la musique classique.

C'est un vent d'espoir imprévu qui souffle soudainement. Du positif. Hors des contenus formatés, vulgaires et racoleurs de la « télé réalité » destinés spectateurs décérébrés, proies désignées, préparées pour la publicité.

Demain, on veut bien suivre pas à pas, chacun des jeunes talents, pardon : chacun de ces jeunes « Prodiges », dans leur parcours et carrière en devenir. Et nous, spectateur enfin exaucés, nous disons merci au service public de nous offrir une telle soirée. La redevance et l'impôt en sont presque

justifiés. Chapeau à la direction des programmes culture et divertissement de France 2 ; voilà un programme exemplaire à une heure de grande écoute. Décloisonner les genres, dépoussiérer la culture, élargir l'audience du classique, faire bouger les lignes, réécrire notre destin collectif, stimuler notre désir des autres... on dit OUI ! **A quand un nouvel opus ?**

(1) La soirée des Prodiges programmée à 20h50, était suivie de deux autres programmes complémentaires, eux aussi couronnés par l'audience captée respectivement : à 23h, le Grand concert la suite (sorte de debrief de la soirée afin de recueillir les impressions à chaud des jeunes prodiges / 2 millions de téléspectateurs soit 12,4 % de pda), puis à 23h25, le documentaire « la folle histoire des Prodiges » (900 000 spectateurs, soit 11,4 % de pda). De nouveaux records pour la case musique classique à la télé.

ARTE. Jeudi 6 juillet 2017, 20h55. BIZET : CARMEN par Tcherniakov



ARTE. Jeudi 6 juillet 2017,
20h55. BIZET : CARMEN par
Tcherniakov. Depuis de longues
années, les productions lyriques
à Aix sont le prétexte de prise
de pouvoir par les metteurs en
scène. Parfois au risque d'une
dénaturation de l'unité musicale

et de l'équilibre originel, dramatique et lyrique souhaité par le compositeur... Aix ne déroge pas en cela d'une tendance planétaire : pour renouveler, régénérer le genre lyrique, les directeurs de théâtres ou de festivals lyriques, n'hésitent pas à inviter des metteurs en scène aux dictats théâtreuses souvent criminelles qui n'ont que faire de l'efficacité musicale ; seul compte pour beaucoup la validité d'une grille dramaturgie et des trouvailles / gadgets qui finalement atténuent pour beaucoup l'impact dramatique de la seule musique. Dans bien des cas, on se passerait volontiers de mise en scène, tant les productions relèvent le plus souvent de cette « malscène » – comme on parle de malbouffe, ici et là regrettée. Mais qu'importe, les effets spectaculaires, à grand renfort d'images et de sensations visuelles créent le buzz. Rien ne suffit alors pour mieux faire parler d'un spectacle, soit-disant ou autoproclamé « événement » lyrique de l'année ou de l'été, ou de la rentrée. Voilà bien longtemps que s'agissant de Bizet, l'auteur n'a plus voix au chapitre. D'autant qu'à la création en 1875, scandaleuse, l'échec

ressenti avait précipité le musicien dans une dépression, marquée quelques jours après, par sa mort par noyade. Les événements réels de sa disparition ne sont toujours pas clairement élucidés.

PANNE SEXUELLE POUR DON JOSÉ

Mais le propre des chefs d'oeuvres de l'opéra n'est il pas d'être confronté toujours et encore à la grille de lecture de metteurs en scène omniprésents / omnipotents ? Au Festival d'Aix, « Carmen » n'a été représenté qu'une seule fois en 1957. 60 ans plus tard, le chef espagnol remarqué en 2014 pour « la Flûte enchantée », **Pablo Heras-Casado**, s'en empare sur la scène du Grand Théâtre de Provence. Après « Don Giovanni » monté en 2010, le metteur en scène **Dmitri Tcherniakov**, iconoclaste, provocateur, plus théâtral que réellement opératique, mais toujours soucieux de la cohérence psychologique des caractères, offre à Aix sa première vision de « Carmen ». Son approche s'intéresse plus à la continuité émotionnelle des protagonistes, laquelle ne rencontre pas toujours le temps musical : on l'avait vu dans *Don Giovanni* (avec titres projetés indiquant les écarts du temps narratif alors défendu, et des tombes de rideau trop nombreux, coupant l'écoulement du continuum musical). Ce Don Giovanni était plus celui de Tcherniakov que celui de Mozart. Qu'en sera-t-il pour Carmen ? Relecture originale mais respectueuse ou appropriation décalée ?

D'après les premières informations tirées des répétitions, **Dmitri Tcherniakov** privilégie surtout le regard de José, plutôt que de Carmen : le soldat qui trahit l'armée, abandonne la fiancée trop sage que sa mère lui destinait (Micaëla), devient brigant puis marginal, décalé, ... tout pour Carmen, laquelle le trahit en fin d'action, affirme ce qui intéresse le metteur en scène et homme de théâtre : le profil d'un inadapté. José souffre parce qu'il est dépassé par l'amour qu'il ressent ; il en perd toutes notions concrètes, se désocialise car il ne vit que pour et par ses sentiments. Le

parti est justifié : Mérimée dans sa nouvelle originelle dont est tirée l'opéra (adaptation des librettistes Meilhac et Halévy), structurait lui aussi son propos selon l'angle de Don José.

JOSÉ en handicapé sexuel...

Voici donc la description du spectacle à venir : « Don José forme un couple avec Micaëla, conformément à ce que nous apprend l'exposition de l'opéra, mais il a perdu tout désir sexuel. C'est la raison pour laquelle Micaëla le conduit dans un lieu à vocation thérapeutique où, par le biais de scènes jouées et de jeux de rôle, on va tenter de rallumer la libido de son fiancé. Le spectacle se situe donc dans un décor unique, vaste lieu avec de multiples entrées, recoins et fenêtres (donnant notamment sur une galerie au premier étage). Là, vont se dérouler les différentes scènes de l'opéra, qui ont toutes une charge fantasmatique : scènes de garnison, flirt avec les cigarières, et surtout apparition d'une figure féminine exerçant une forte attraction sexuelle – c'est Carmen ! Cette figure fictionnelle va s'employer à soigner Don José par ses danses et scènes de séduction. Don José lui-même n'est pas conscient que toutes les scènes qu'il vit sont factices. Et la brûlante passion qu'il va éprouver pour Carmen, ainsi que ses emportements jaloux et sa violence, vont faire dérailler le jeu, jusqu'à la tragique scène finale... A moins que tout ne se réduise à des faux-semblants... »

Que donnera tout cela sur la scène aixoise ? Réponse sur Arte le 6 juillet 2017, 20h55 (diffusion en léger différé, car la chaîne évite les risques du direct pur, en diffusant en décalé afin de ménager un temps de réaction pour éviter interruptions, incidents, intrusion non prévus...). Côté vocal, c'est bien là que la valeur de cette nouvelle production aixoise devrait marquer des points : on relève la présence de la génération nouvelle de jeunes chanteurs confirmés et déjà remarqués par CLASSIQUENEWS, à travers de récentes production : **Elsa Dreisig** (mezzo-soprano couronnée

par les Concours de Clermont-Ferrand puis Operalia (Micaela), les chanteurs **Guillaume Andrieux** (Aben Hamet puis Pelléas à Tourcoing), surtout l'excellent **Mathias Vidal** dont on ne cessera jamais assez de louer le sens de la diction, le jeu percutant, le style vif argent d'un chant précis et toujours très actif (Remendando).



ARTE, Jeudi 6 juillet 2017, 20h55. BIZET: Carmen –
en léger différé du Grand Théâtre de Provence –
Durée envisagée : 3h

Georges Bizet (1838 – 1875)

CARMEN

Opéra-comique en quatre actes
Livret d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy
d'après la nouvelle de Prosper Mérimée
Créé le 3 mars 1875 à l'Opéra Comique

NOUVELLE PRODUCTION

3h entracte compris

Spectacle en français surtitré en français et en anglais

Direction musicale : Pablo Heras-Casado

Mise en scène et décors : Dmitri Tcherniakov

Carmen : Stéphanie d'Oustrac

Don José : Michael Fabiano
Micaëla : Elsa Dreisig
Escamillo : Michael Todd Simpson
Frasquita : Gabrielle Philiponet
Mercédès : Virginie Verrez
Zuniga : Christian Helmer
Morales : Pierre Doyen
Le Dancaïre : Guillaume Andrieux
Le Remendado: Mathias Vidal

Chœur Aedes

Chœur d'enfants : Maîtrise des Bouches-du-Rhône

Orchestre de Paris

Monteverdi, inventeur de l'opéra

ARTE, docu « Monteverdi l'inventeur de l'opéra », Dimanche 18 juin 2017, 23h30. La chaîne Arte poursuit sa programmation musique classique mais en diffusant concerts, docus ou magazines à des horaires de plus en plus « impossibles », aux extrémités de la grille (soit dès 5h le matin, soit au milieu de la nuit...). Evidemment **les 450 ans de la naissance du grand Claudio... Monteverdi,** inventeur de l'opéra tout court (avec l'Incoronazione di Poppea, plutôt que l'Orfeo) ne pouvaient pas passer à la trappe et Arte diffuse un documentaire dont nous n'avons pas



encore visionné le contenu à l'heure où nous rédigeons cette annonce.

CLAUDIO MONTEVERDI, INVENTEUR DE L'OPÉRA

Horreur, malheur... Inculture néfaste ou paresse culturelle, le documentaire inédit réalisé par Philippe Béziat, diffusé par Arte n'évite pas le piège relayé depuis des années par une fausse historiographie musicale : le premier opéra de l'histoire n'est pas le premier ouvrage dramatique et musical de Monteverdi, *Orfeo*, créé à Mantoue en 1607, mais plutôt, – tous les connaisseurs monteverdians le confirment aujourd'hui : *Le couronnement de Poppée*, *L'incoronazione di Poppea* de 1643, œuvre cynique et poétique, sommet de la collaboration de Monteverdi avec l'écrivain noir, pessimiste : Busenello. Car l'*Orfeo* écrit à l'aube du XVII^e, n'est encore qu'un assemblage d'épisodes madrigalesques et opératiques, relevant davantage de l'esthétique de la Renaissance que du plein baroque : la conception globale est encore disparate et n'a pas cette cohésion littéraire que déploie *Poppea*, presque 40 ans plus tard.



Dans le docu Arte, retour sur un événement « comparable à la naissance du cinéma : la première représentation d'un opéra, l'Orfeo de Monteverdi, le 24 février 1607, en Italie », en l'occurrence dans le cercle réservé, élitiste de la cour du Duc de Mantoue, Vincet de Gonzague, le patron ingrat et mauvais payeur de Monteverdi.

Selon l'énoncé diffusé par Arte et présentant le film : « Entre 1550 et 1650, l'Occident opère une mue considérable et incroyablement rapide. La propagation des livres, de la Réforme luthérienne, des théories coperniciennes, la croissance des échanges avec le Nouveau Monde, sont lourdes de conséquences : alors que les paradigmes changent, l'on assiste à l'éclosion des fondements de l'âge moderne. Au tempo de cette Europe du XVI^e siècle, Monteverdi inscrit sa musique dans une culture qui découvre Galilée, Montaigne ou Rubens. Avec eux, il revendiquera une nouvelle place pour la création humaine. À travers le parcours initiatique de cet artisan génial dans trois villes italiennes, on découvre les racines historiques de l'opéra. Si le monde de Monteverdi paraît lointain, l'émotion, quatre cents ans plus tard, reste intacte. »

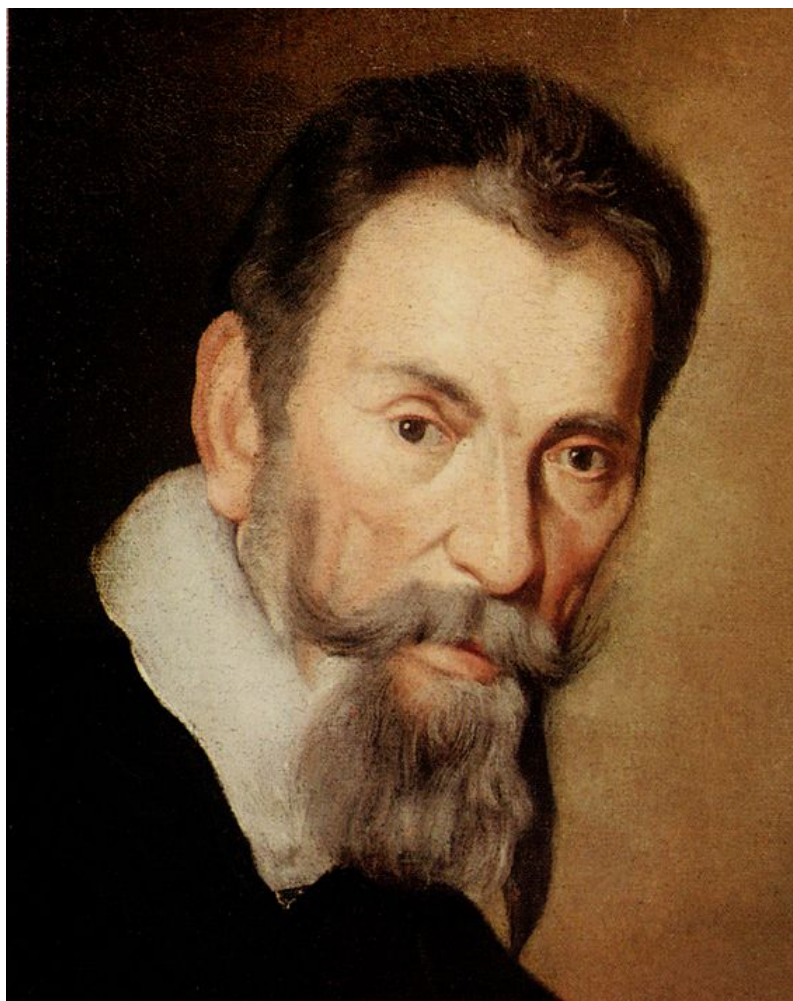
Tout cela est prometteur sur le papier. Il aurait été plus judicieux de rappeler simplement que Monteverdi suit la révolution esthétique opérée par Caravage en peinture, mais 25 ans auparavant : les artistes découvrent alors le réalisme individuel et le sens du sentiment tragique. Quand Caravage peint des portraits et des types humaines incarnés (modèles réels pris dans les rues de Rome, dans les années 1590), Monteverdi, tout au long de ses Livres de madrigaux, révolutionne lui aussi la langue musicale, privilégie une ligne dévolue à l'expression des passions de l'âme, fait surgir un nouveau chant inédit, sensuel, où la voix soliste désormais (monodique) s'extrait du tapis instrumental (basse

continue) et chante à la première personne, les affects de l'âme humaine : déchirante prière (Orfeo aux enfers, souhaitant retrouver et délivrer son aimée Eurydice) ; languissant amour d'une barbare royauté, souverain cruel et d'une lascivité choquante (Néron et Poppée dans Le Couronnement de Poppée). Dans les faits, Monteverdi a bien inventé l'opéra baroque ; et sa coopération magique avec Busenello annonce un autre duo mythique à l'opéra : Mozart et Da Ponte, au siècle suivant.



ARTE, « Monteverdi, inventeur de l'opéra », docu
2017. Dimanche 18 juin 2017, 23h30. Inédit. Durée :
1h05

**Rinaldo Alessandrini joue
Monteverdi à Caserte**



ARTE, lundi 22 mai 2017, 5h. Claudio Monteverdi à Caserte. Dans le cadre somptueux du théâtre du palais de Caserte près de Naples, le madrigaliste et chef d'orchestre italien **Rinaldo Alessandrini et son ensemble, le Concerto italiano,** reprennent un répertoire qu'ils connaissent bien pour l'avoir totalement dépoussiéré (en particulier depuis le geste sophistiqué et parfois maniérié des anglais) : l'art du

madrigal monteverdien, à travers les 8 Livres de madrigaux de Claudio Monteverdi dont 2017 marque le 450^{ème} anniversaire de la naissance. Alessandrini osait alors (au début des années 2000) réactualiser le geste vocal, à la fois épuré, dramatique, d'une intense sensualité proche de la respiration et du souffle premier... L'interprétation monteverdienne allait en être profondément bouleverser. Chef et musiciens – instrumentistes et chanteurs, revisitent dans ce programme de Caserte, les grandes pages de Monteverdi, des accents guerriers du Combat de Tancredi et Clorinde (grand madrigal dramatique proche de l'opéra alors naissant), ... aux plaintes amoureuses du Lamento della ninfa. Guerre d'amour et mort amoureuse. Qu'il soit « concitato » / agité donc martial et guerrier, ou convulsif et sensuel, le style de Monteverdi au



début du XVII^e révolutionne la musique européenne, donnant ses lettres de noblesse à l'écriture baroque : continuo, nouvelle conception monodique où perce et s'affirme le chant désormais individualisé. Mais plus qu'ailleurs, prime ici le texte et son articulation intérieure. Concert organisé à l'occasion de l'anniversaire de ce compositeur né en 1567, qui, en 1607, avec L'Orfeo, inventait l'opéra (alors « Favola in musica » / Fable en musique) et dont Rinaldo Alessandrini et ses musiciens semblent ressusciter la séduction unique.

ARTE, lundi 22 mai 2017, 5h. Claudio Monteverdi à Caserte. Nuit d'amour et de guerre. Concerto Italiano. Rinaldo Alessandrini. Durée : 43 mn.

CD

LIRE notre compte rendu [critique du cd VESPRI SOLENNI à SAN MARCO par Rinaldo Alessandrini : Monteverdi à Venise. L'activité du maître de chapelle de San Marco est intense : en témoigne ses livres de musique publiés alors au sein de la Sérénissime : la Selva morale e spirituale \(1640\), comme son recueil posthume Missa e Psalmi de 1650. Chacun des deux cycles de partitions témoigne des avancées techniques et stylistiques accomplies par les effectifs dirigés par leur directeur, qui alors à Venise, en génie de l'opéra, livre ses plus grands chefs d'œuvre lyriques](#)



Les Enfants de Scaramouche d'après José Martinez

ARTE, dimanche 21 mai 2017, 2h55. Les Enfants de Scaramouche. Fiction dansée d'après le ballet original de l'ex danseur étoile, José Martinez... Sur le prétexte du ballet de José Martinez, " *Scaramouche* "



(musique de Darius Milhaud) créé en 2010, le réalisateur François Roussillon réussit haut la main une adaptation télévisuelle, en forme de " conte dansé ", spécialement écrit pour les fêtes de fin d'année 2014 et qui met surtout en avant le fabuleux talent des jeunes élèves danseurs de l'Ecole de danse de l'Opéra de Paris. C'est une série ciselée de tableaux et épisodes où Enzo, jeune danseur de l'Ecole de Nanterre, retardataire pour l'audition du rôle principal du ballet doit rejoindre Jade, son amie danseuse qui l'attend désespérément dans la salle où José Martinez en personne explique la trame de sa chorégraphie.

Sur le chemin de l'école, Enzo croise divers personnages (un violoniste des rues, le marché de Nanterre au sortir du métro où il improvise un ballet...). Mais il se rêve déjà étoile et dans son rêve, traversant le rideau, de l'école jusqu'au foyer du Palais Garnier, Enzo suit le jeune provocateur Scaramouche à l'habit zébré et l'humeur vagabonde et enjouée. C'est lui qui lui permet de rejoindre, comme un guide enchanteur, les

personnages de la Commedia dell'arte.



Le scénario utilise très habilement les décors réels de l'Ecole de Nanterre et du Palais Garnier : galeries de circulation, foyer surtout et dans le final, tous les espaces de l'escalier

monumental. Jade / Colombine se laisse elle aussi entraîner par le facétieux Scaramouche (impeccable Andrea Sarri), en un duo passionné auquel répond dans le songe d'Enzo, le tableau romantique de la Willy : hommage à la danse raffinée des actes blancs du XIX^e, ceux qui enthousiasmèrent tant Théophile Gautier.

Tout au long de la fiction, le conte dansé synthétise la fièvre délirante qu'incarne la figure séditeuse et libertaire du jeune Scaramouche ; dans ses pas, s'affirment peu à peu les enfants de l'Ecole de danse. Le finale trépidant, la succession des tableaux animés, ce jeu permanent entre drôlerie et traversée du miroir (superbe moment de pure magie quand Colombine / Jade traverse les scènes successives : salle de répétitions, scène du Palais Garnier) composent le charme du film où chacun selon son âge et ses capacités chorégraphiques et dramatiques, peut librement s'exprimer dans la continuité diverse mais très cohérente de l'intrigue.

Les enfants de Scaramouche, conte dansé (ballet-fiction). Réalisation : François Roussillon. Durée : **arte** 57 mn (2014). Chorégraphie : José Martinez. ARTE, dimanche 21 mai 2017, 2h55 – Précédente diffusion sur Arte, mardi 23 décembre 2014 à 18h45.

